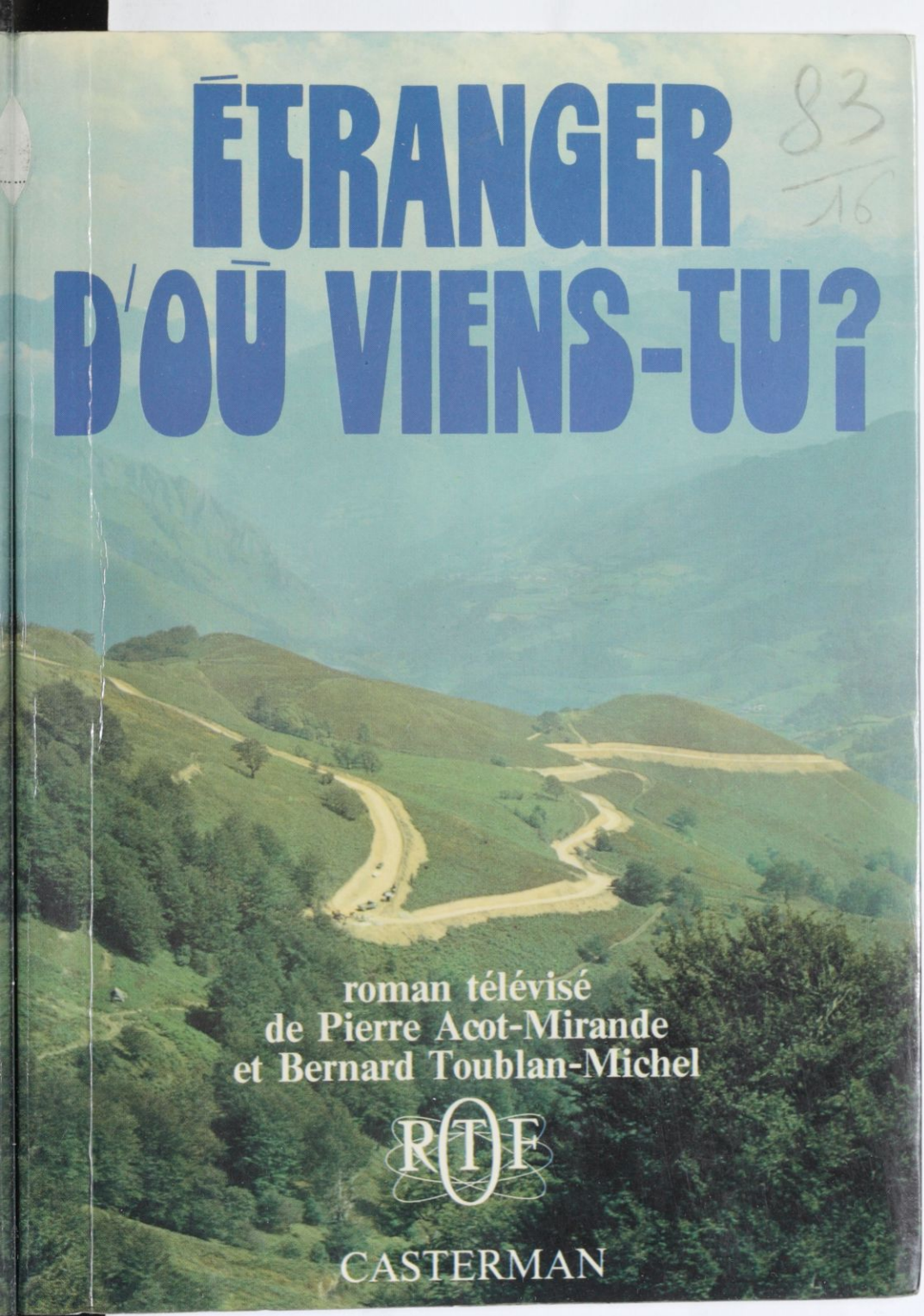
83
16

# ÉTRANGER D'OÙ VIENS-TU ?



roman télévisé
de Pierre Acot-Mirande
et Bernard Toublan-Michel

RTF

CASTERMAN



**Jacqueline Mirande**

*Romans parus dans « La Palme d'Or » :*

**À l'Ouest un cavalier :**

« ... au total un roman d'amour et d'aventures écrit sans mièvrerie... »

*L'Écho de la Mode*

**Victoire,** deux volumes :

— 1. Les Confetti de l'aube;
— 2. Le Tourbillon des jours

« ... compte tenu de son tempérament propre, de celui de Victoire et de l'époque à laquelle il est écrit, le roman de Jacqueline Mirande nous fait penser à Dumas. Ce n'est pas un mince compliment... »

*Les Nouvelles Littéraires*

**Au risque de vivre :**

« ... Madame Jacqueline Mirande n'a pas sacrifié à la mièvrerie du genre le souci de la vérité historique, ni celui de l'écriture, qui est toujours ferme et finement expressive. »

P. Descazaux, *Bulletin de l'Institut Pédagogique*

**Le Vent d'est :**

« ... Personnellement, j'aime beaucoup ça. Le style est vif, aigu, rapide. Ayant souvent voyagé, l'auteur sait dépayser son monde, camper des personnages modernes, vivants, vraisemblables... »

Jacqueline Barde, *Femmes d'Aujourd'hui*

**Dames de pique :**

« ... Jacqueline Mirande joue avec le mystère, la mort et l'amour. « Dames de pique » vous tient jusqu'au bout. »

Ch. de Richter, *La République — Le Provençal*

**Isabel de la dérision :**

« ... une idée exploitée par un écrivain qui sait conter, faire voir et aimer ses personnages, tenir le lecteur... »

H. Nollat, *Les Fiches Bibliographiques*

HOMMAGE

# ÉTRANGER, D'OÙ VIENS-TU ?

EL 8° y
12 19
(55)

DL - 28 8 1974 - 17624

ISBN 2-203-22303-0
© *Casterman - ORTF - TELFRANCE 1974*
*Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.*

83

# ÉTRANGER, D'OÙ VIENS-TU?

*Roman en 30 épisodes T.V.*
*Scénario de Pierre Acot-Mirande*
*Adaptation de Pierre Acot-Mirande et Bernard Toublan-Michel*
*Écrit par*
*Jacqueline MIRANDE*
*Série télévisée coproduite par*
*TELFRANCE et l'ORTF*




CASTERMAN

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

# PREMIÈRE PARTIE

# I

Il marchait, dans le crépuscule de septembre, sur la route en lacets menant au col d'Éroïmendy. Il portait à l'épaule un sac de toile comme en ont les pêcheurs de truites et son pas régulier était celui d'un homme habitué aux longues marches, d'un homme jeune aussi.

Sur les éboulis poussaient des taillis maigres, des plaques d'herbe rase déjà rousse, une pauvreté de rocaille qui se prolongeait jusqu'aux vallées, sèches et nues, que l'on apercevait en contrebas dans un début de brume.

Il passa, sans paraître y prêter attention, devant un poteau qui indiquait : « Frontière française, 15 km », mais le bruit d'un moteur qui se répercutait en s'amplifiant sur les crêtes le fit s'arrêter. Il quitta brusquement la route et s'enfonça sur un bas-côté, dans un amas de rochers.

Une voiture de la garde civile espagnole passa et disparut derrière un tournant. L'homme, alors, ressortit prudemment, regarda un instant la route, parut hésiter, puis se remit à marcher, mais cette fois sur une piste, à même la montagne.

Il courbait un peu sa silhouette mince, vêtue de brun qui se confondait, dans le chien et loup, avec les rochers.

*

* *

La jeep de Sagardoy s'arrêta au poste frontière d'Arnéguy, au ras de la barrière de contrôle. Un douanier fit le

tour du véhicule, souleva la bâche pour examiner l'arrière. Le brigadier s'approcha soudain de la portière et Sagardoy, assis au volant, eut un sourire. Il tendit ses papiers :

— Salut, chef.

Le brigadier regarda les papiers :

— Alors, tu passes ici, à présent, pour te rendre en Espagne ?

— Pourquoi pas, si j'ai à faire de ce côté !

— Quel genre d'affaires, hein ? Encore un coup fourré ?

Sagardoy haussa les épaules :

— Dès que j'arrive à un poste c'est toujours la même chanson ! J'ai quand même le droit de passer où je veux. Mes papiers sont en règle, la voiture est vide. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

Le brigadier lui tendit ses papiers sans répondre. Le douanier leva la barrière. La jeep passa.

— Celui-là, dit le brigadier, c'est un rapide mais je l'attends au retour !

Le douanier parut soudain intéressé :

— C'est pas lui qui a eu une histoire l'an dernier ?

— Si. Et cette fois-là, on croyait bien le tenir. Mais quand il s'est vu pris, il a tout balancé dans le ravin : la voiture, le chargement, et il s'est tiré à pied.

— Et vous n'avez pas pu l'avoir ?

— Tu parles ! La nuit, dans la montagne, tu peux toujours courir après lui ! Il connaît les pistes mieux que nous !

La voiture venait de quitter le poste de contrôle espagnol. Au volant Sagardoy sifflait un vieil air basque. Passer la frontière à Arnéguy allongeait sa route de cent bons kilomètres puisqu'il allait, en fait, au col d'Éroïmendy. Mais cela, les douaniers n'avaient pas besoin de le savoir...

*
* *

L'homme s'était arrêté de marcher depuis longtemps. Adossé à un rocher, au bord de la piste, son sac posé à ses pieds, il attendait. Ni anxieux ni fébrile. Immobile mais les sens tendus, aux aguets dans la nuit.

La jeep de Sagardoy roulait tous feux éteints sur la piste et l'homme l'entendit d'assez loin. Il ramassa son sac, le remit sur l'épaule. A quelques mètres de lui, deux brefs appels de phares éclairèrent bientôt les rochers. La jeep s'arrêta. L'homme monta.

— C'est pour demain, dit Sagardoy en redémarrant.

— Tu es sûr qu'il y sera ? demanda l'homme.

— Il y sera.

Au bout d'un kilomètre, Sagardoy freina, stoppa, coupa le contact, puis, se penchant à la vitre, donna un coup de sifflet léger. Quelques instants après, un autre coup de sifflet lui répondit. Un berger sortit de l'ombre.

— *Hola, Luis,* dit à voix assez basse Sagardoy, *que tal?* (Comment ça va ?)

— *Puedes pasar.* (Tu peux passer.)

Sagardoy prit une bouteille et la tendit au berger :

— *Eso es para ti. Es muy bueno para el corazon!* (C'est pour toi. C'est très bon pour le cœur !)

Luis éclata de rire :

— *Gracias.*

La jeep repartit. L'homme à côté de Sagardoy se taisait toujours. La piste devenait inexistante et ils roulèrent bientôt en tous terrains. Secoués, cahotés, ils montaient vers la ligne de crête et la frontière. La brume les escortait et la nuit.

Pour la seconde fois, Sagardoy arrêta sa voiture, descendit, fit signe à l'homme de le suivre et ils marchèrent à pied vers le sommet.

Au bout d'un moment l'homme demanda :

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— C'est à cause du signal, je vais te montrer.

En contrebas, dans un creux de vallée, deux points lumineux piquetaient l'ombre.

— Tu vois, reprit Sagardoy, la ferme, en bas, les soirs de passage, si les lumières sont allumées, ça veut dire que tout va bien. Si elles sont éteintes, c'est que les douaniers sont dans le coin.

— Tu es bien organisé, dit l'homme.

— C'est obligé. J'ai mon petit réseau moi aussi, des amis un peu partout sur qui je peux compter. Sans quoi il y a longtemps que je me serais fait prendre.

Ils revinrent vers la jeep qui démarra, franchit la frontière et disparut dans la nuit sur le versant français.

*

* *

Laurent se tenait un peu à l'écart du groupe de chasseurs réunis dans la cour de la ferme et il les observait avec un amusement intérieur en se demandant pour la dixième fois ce qu'il était venu faire parmi eux !

Chasser le sanglier ne le passionnait pas et il refusait d'ordinaire les invitations du commandant Ériart : le commandant Ériart l'agaçait... Laurent trouvait insupportable cette façon qu'il avait de jouer les importants — parce qu'il était le maire du pays et l'un des plus gros

propriétaires terriens de la région ! Courageux, oui, — il avait été l'organisateur et le chef de la résistance dans ce coin de pays basque pendant la guerre — mais totalement dépourvu de fantaisie et d'humour, deux qualités sans lesquelles la vie n'était pas possible ! Du moins la vie telle que la concevait Laurent.

De nouvelles voitures arrivaient. Des portières claquaient. Le commandant Ériart descendait de sa jeep en compagnie d'une jeune femme autour de laquelle s'empressaient les chasseurs.

Laurent eut un petit sourire : que ce fût dans une cour de ferme, au golf de Chantaco ou sur la plage de Biarritz, l'arrivée de Claire-Marie pouvait-elle passer inaperçue d'un homme ? Et à quoi donc tenait son charme ? Peut-être à un contraste, la minceur d'un corps, la grâce de gestes, une apparente fragilité et, derrière cette façade, une violence toujours prête à percer, l'ardeur à vivre des Élissalde.

Ce lever de jour lui allait bien où la chaleur de l'été finissant s'estompait des premières brumes, où deux saisons se rejoignaient, septembre atténuant d'imperceptible meurtrissure l'étincelante dureté d'août.

Laurent s'était rapproché :

— Bonjour Claire-Marie, bonjour Ériart.

— Tiens, Laurent ! Vous vous êtes enfin décidé ? Je croyais que vous désapprouviez nos mœurs de barbares...

Le ton du commandant Ériart alliait au persiflage un soupçon de mépris. Laurent prit son air le plus nonchalant, celui qui avait le don d'irriter le mieux son oncle, le banquier Bertrand.

— On prétend qu'il faut avoir goûté à tout au moins une fois.

Ériart retint de justesse un haussement d'épaules. Ce

Laurent, avec ses blousons de daim, ses foulards de soie, ses regards ironiques, qu'est-ce qu'il se croyait ? Sans la fortune de sa mère, où serait-il ? Une fortune dont il ne devait plus rester grand-chose au train où il allait ! Pourquoi les femmes avaient-elles assez peu de jugeote pour se laisser prendre à ce miroir aux alouettes qu'il leur tendait ? Toutes ! Même Claire-Marie qui avait pourtant plus de tête que la plupart. Elle était là, souriant d'un air complice, tendant ses deux mains avec cette spontanéité qu'Ériart aimait tant :

— Laurent, vous êtes un dilettante incorrigible !

Dilettante ! Ériart pensait, lui, « jean-foutre » et préféra s'éloigner brusquement, rejoindre le fermier :

— Les rabatteurs sont partis ?

— Ils sont vers les bois de Teinture avec les chiens. C'est par là qu'on a repéré le sanglier, pas vrai, Joseph ?

L'autre opina :

— Oui, hier soir. Il m'est sorti juste sous le nez. C'est qu'il est costaud !

— Voyons ça de plus près, dit Ériart.

Il revint à sa jeep, prit un porte-cartes militaire, l'ouvrit sur le capot de la voiture. Les chasseurs firent cercle autour de la carte déployée.

Laurent était resté près de Claire-Marie et suivait la scène, une lueur moqueuse aux yeux.

— Admirable, murmura-t-il en se penchant vers elle. Un véritable état-major en campagne... pour vaincre un sanglier !

Le sourire de Claire-Marie disparut. Elle eut un geste de colère :

— Pourquoi êtes-vous venu ? Il fallait rester à Biarritz ! Vous ne comprenez rien à notre vie !

Et tournant le dos à Laurent, elle s'avança vers la fermière qui sortait de la maison pour la saluer :

— Bonjour, mademoiselle. Oh, pardon, je crois que je n'arriverai jamais à vous appeler madame ! C'est que pour nous vous êtes toujours M^lle Élissalde... (Il y eut un petit silence, la fermière reprit :) Vous devriez venir nous voir plus souvent. Ce n'est pas gentil de nous oublier.

Le visage de Claire-Marie s'assombrit :

— C'est vrai, mais j'ai eu beaucoup de soucis ces temps derniers.

— Oh, je me doute bien que vous devez avoir du tracas. Toute seule à diriger cette grande maison et le domaine.

Claire-Marie préféra couper court :

— Comment va ma filleule ?

— Un vrai diable. Un vrai sac à cordes ! Elle vous attend depuis une heure et elle ne tient plus en place !

Claire-Marie entra dans la ferme. Ériart était toujours penché sur la carte au milieu des chasseurs :

— Je résume l'opération : premier temps, on amène le sanglier en terrain découvert dans ce secteur (il indiqua un point sur la carte). Là on est sûr de pouvoir le tirer. Deuxième temps, on place des tireurs à l'entrée de tous les défilés. Il y en a six exactement, nous sommes assez nombreux. Le dernier groupe viendra avec moi plus haut vers le col pour lui barrer le passage. Pas d'autres questions ? Alors, exécution ! (Il se tourna vers Laurent :) Où est passée Claire-Marie ? Ah, les femmes, elles trouvent toujours une occasion de bavarder !

Claire-Marie apparaissait sur le seuil de la ferme tenant par la main une petite fille. Le commandant Ériart l'appela avec impatience :

— Vous venez, chère amie ? Nous partons !

Elle embrassa l'enfant et se dirigea vers la jeep, où elle s'installa à côté du commandant. La voiture démarra.

En regagnant sa méhari, un des chasseurs demanda :

— C'est sa femme ?

Le fermier haussa les épaules :

— Tu ne l'as pas reconnue ? C'est la fille Élissalde, celle qui est veuve. Et tu sais bien que le commandant n'est pas marié !

Au volant de sa voiture, Laurent allumait une cigarette à long bout doré qu'il faisait venir spécialement de Suisse et ses yeux étaient gais : la réflexion de ce chasseur l'amusait.

*
* *

Dans la montagne, le jour se levait. Devant la porte du cayolar où il avait passé la nuit, Sagardoy regardait le ciel :

— Il va faire chaud. A midi ça tapera.

A l'intérieur du cayolar, l'homme demanda :

— Cette chasse aux sangliers, tu es sûr qu'il y sera ?

— Sûr et certain.

Il rentra dans la cabane de berger. L'homme avait tiré du sac, qui ressemblait à celui d'un pêcheur de truites, un étui rectangulaire contenant une carabine démontée et une lunette de tir. Il examina soigneusement chaque pièce et remonta l'arme avec des gestes précis.

— Je vais chercher de l'eau à l'abreuvoir pour faire du café, dit Sagardoy. En attendant, mange un morceau !

Sur la table, il y avait du jambon, du fromage et du pain. L'homme secoua la tête :

— Non, merci.

— Tu as tort. C'est pas bon de rester l'estomac vide.

L'homme se leva sans répondre et sortit à son tour devant le cayolar : cette partie de la montagne était ravinée et nue, une caillasse grise qui roulait sous le pied et s'achevait en éboulis. Rien ne rappelait le Mexique et pourtant c'était au Mexique que l'homme pensait.

Et il se sentait comme double : il y avait aussi flou que sur une ancienne photographie et si lointain soudain le Miguel de la Vera Cruz, celui de l'hacienda de Pueblo, et celui étonnamment calme, presque détaché, qui, maintenant, quittait le cayolar, sa carabine à la main, guidé par Sagardoy, tandis que de la vallée montaient des bruits de voitures et des aboiements de chiens : la chasse aux sangliers venait de commencer.

Les chiens avaient débusqué la bête dans la vallée. Les rabatteurs s'étaient mis en marche vers le secteur du cayolar et les tireurs venaient de se placer pour bloquer les issues. Plus haut, vers les crêtes, les chasseurs guettaient les aboiements des chiens. Claire-Marie, Ériart et Laurent s'étaient arrêtés, attendaient.

— On dirait qu'on n'entend plus les chiens, dit Laurent.

— Je me demande ce qu'ils font, grogna Ériart. J'espère qu'ils n'ont pas perdu la trace au moins...

— Écoutez! dit Claire-Marie. Les aboiements reprennent.

Ériart écouta un moment :

— Ça va, ils sont dans la bonne direction. Allons nous placer en haut du défilé.

Ils commencèrent tous trois à monter.

Sur les crêtes, Miguel et Sagardoy les observaient à la jumelle.

— C'est celui du milieu, avec la casquette, dit Sagardoy. Tu l'as bien repéré ?

— Oui.

— Je vais rapprocher la jeep. Comme ça, on pourra partir plus vite.

Miguel était à présent seul — comme il convenait que cela fût à cette minute précise — embusqué derrière le rocher d'où il commandait le défilé.

Il engagea le chargeur, arma la carabine. Les chasseurs apparurent, encore en contrebas. Il épaula, visa. La silhouette du commandant Ériart grandit dans la croix de visée. L'index de Miguel passa du pontet sur la gâchette qu'il enfonça lentement. Mais la silhouette de Claire-Marie soudain couvrit celle d'Ériart. L'index de Miguel lâcha la gâchette et repassa sur le pontet.

Il y eut une brève attente puis, de nouveau, la silhouette du commandant se détacha seule sur la croix de visée. Miguel replaça l'index sur la gâchette. Le groupe des chasseurs se rapprochait du défilé. On entendait rire Laurent.

*
* *

Sagardoy attendait au volant de sa jeep. Il avait allumé un de ces petits cigares noirs dont il avait pris le goût au Mexique, mais ce matin il n'éprouvait aucun plaisir à le fumer. Il était trop inquiet pour cela : Miguel jouait une rude partie et Miguel était son ami.

Il écrasa son cigare brutalement sous son pied. Peut-être aurait-il dû le dissuader, lui montrer les dangers... Mais il comprenait trop bien Miguel. A sa place il eût fait de même.

Attentif aux bruits de la vallée — toujours ces aboiements de chiens et rien d'autre —, s'efforçant de maîtriser une nervosité qu'il n'avait plus éprouvée depuis combien d'années, il attendait.

Et il sursauta presque quand Miguel ouvrit la portière de la jeep. Il démarra et ce fut seulement après qu'il demanda :

— Alors, c'est fait ?

Le silence de Miguel le surprit. Il lui jeta un bref regard. Pourquoi avait-il les yeux clos et ce visage figé, un visage de vieux ?

— Non, finit par dire Miguel. Je croyais que c'était possible de tirer sur quelqu'un sans défense... eh bien, je n'ai pas pu... je ne suis pas un assassin.

La carabine était restée en travers de ses genoux. Il la lança sur la banquette arrière à côté du sac de pêche et de l'étui.

— Je peux te l'avouer maintenant, dit Sagardoy. Au fond, j'aime autant ça. J'avais promis de t'aider quand tu viendrais et il n'était pas question de changer d'avis, mais ça ne me disait rien cette affaire.

La jeep amorçait un virage en épingle à cheveux et il se tut le temps de le prendre, puis il reprit :

— Maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Je vais rester dans le pays. Un jour ou l'autre, je trouverai bien un moyen de l'avoir. Mais face à face.

A la sortie du virage, on découvrait en contrebas les lacets de la route. A un kilomètre environ, un véhicule des douanes montait. La jeep disparut à un nouveau virage. La voiture des douanes suivait toujours.

— Tu as vu ? dit Sagardoy.

— Oui, dit Miguel.

— Ils nous ont repérés, les salauds! Tu peux être sûr qu'ils ont déjà prévenu les autres là-haut! D'ici qu'ils nous attendent à un barrage...

La jeep prit un nouveau virage, puis encore un autre. Derrière elle, la voiture des douanes continuait à monter, et il semblait que la distance séparant les deux véhicules commençât à se réduire.

— Bon, dit Sagardoy. Il n'y a pas dix solutions. Tu vas sauter, te cacher, et on se retrouve cette nuit au cayolar. Je t'y attendrai.

Miguel prit sur la banquette arrière sa carabine et le sac de pêche. La jeep ralentit.

— Vas-y! dit Sagardoy.

Miguel sauta, déboula dans le ravin et disparut, tandis que la jeep, reprenant de la vitesse, poursuivait sa route.

L'instinct de Sagardoy ne l'avait pas trompé : il y avait bien un barrage trois kilomètres plus haut et deux véhicules des douanes. Les hommes étaient descendus sur la route et firent signe à Sagardoy de s'arrêter. Il obéit.

— Range ta voiture sur le bord, ordonna un premier douanier.

— Qu'est-ce que vous me voulez encore? demanda Sagardoy d'un air excédé.

— Tu verras bien! Coupe ton moteur.

Un brigadier s'approcha :

— Ton copain, où est-il passé?

Sagardoy prit un air stupéfait :

— Mon copain? Quel copain?

— Ça va, fit le brigadier avec un sourire, joue pas les innocents. Tu trimbalais un passager tout à l'heure.

De stupéfait Sagardoy se fit indigné :

— Ça alors, c'est la meilleure. Une vraie histoire de

fous! Il faut croire que vous avez du temps à perdre!

— C'est ce qu'on va voir, dit le brigadier dont le sourire moqueur avait disparu.

Il s'approcha de la camionnette-radio que Sagardoy avait repérée dès la première seconde. Il prit le micro :

— Allô, la patrouille?

Exactement ce que Sagardoy avait redouté : la voiture qui avait suivi sa jeep était en liaison radio avec le barrage ici. Et eux avaient vu Miguel assis à ses côtés. La seule chance de s'en tirer était qu'ils ne puissent le retrouver.

Le brigadier continuait à parler dans le micro :

— On le tient mais bien entendu il est seul. Qu'est-ce qu'on en fait? (Il écouta la réponse, reprit :) D'accord. Fourcade va le convoyer avec la jeep. Ils partent tout de suite.

Il revint vers Sagardoy :

— Allez, monte dans notre jeep.

— Pour quoi faire?

— Parce qu'on te le dit.

Sagardoy prit son air le plus buté :

— Et la mienne alors, qu'est-ce qu'elle devient?

— T'inquiète pas, elle suit. On s'en occupe.

— Vous trouvez pas que vous exagérez? dit Sagardoy en montant dans la jeep des douanes.

Il jouait un rôle qu'il savait par cœur, qui lui avait été utile souvent, parfois même l'avait amusé, mais ce matin il était terriblement inquiet pour Miguel.

Il le fut plus encore lorsque les deux jeeps, se suivant et redescendant, s'arrêtèrent près de la voiture de patrouille stoppée au bord de la route, presqu'à l'endroit où Miguel avait sauté. Les douaniers tenaient en laisse un chien policier qu'ils firent monter dans la jeep de Sagardoy. La bête

flaira longuement la place où Miguel s'était assis puis le bas-côté de la route.

— Alors, demanda Sagardoy avec mépris, il vous faut des chiens maintenant? C'est complet... Pourquoi n'essayez-vous pas, vous aussi? (Il renifla bruyamment.) Parce que du flair, vous en avez, et des visions aussi!

Il s'efforçait de ne pas regarder le chien qui, brusquement, tirait sur sa laisse en aboyant et commençait à descendre dans le ravin. Deux douaniers équipés de walkie-talkie descendirent dans le ravin à sa suite. La jeep radio de patrouille s'éloigna sur la route.

— Tu vois, Sagardoy, dit en ricanant un douanier, quand on cherche, on trouve!

Les autres rirent à leur tour. Sagardoy leur opposa un visage muré, un haussement d'épaules :

— Vous n'avez pas encore trouvé!

Au bout d'un moment, un des douaniers s'approcha de la jeep de Sagardoy, ouvrit le capot :

— Voyons un peu cette voiture, si on regardait ce qu'elle a dans le ventre!

Sagardoy regardait impassible le douanier fouiller le moteur, ouvrir le delco :

— C'est le passager que vous cherchez là-dedans?

Plus attentif aux gestes de l'autre douanier qui parlait dans le poste radio, il s'efforçait de comprendre les bribes de conversation qui lui parvenaient : « Allô, je vous écoute. » — « D'accord on arrive. » — « Il se dirigerait vers Burkeguy, compris, on y va. »

... Vers Burkeguy... Ils avaient donc repéré Miguel... Lui, de son côté, se savait-il suivi? Et quelle chance avait-il à présent de leur échapper avec ce maudit chien!

La colère et l'inquiétude durcissaient son visage aux

méplats accusés, creusaient d'une ride profonde la joue près de la bouche.

Le douanier avait raccroché le micro, appelait son collègue toujours penché sur le moteur de la jeep de Sagardoy.

— Le brigadier a appelé. Il a dit d'aller le rejoindre au deuxième barrage. (Il désigna Sagardoy.) Lui, qu'est-ce qu'on en fait ?

— On le laisse là ! (Il tenait à la main le rotor du delco, le mit dans sa poche, débrancha les fils des bougies, puis il regarda Sagardoy, un sourire satisfait aux lèvres.) Amuse-toi bien avec ta jeep et quand tu voudras démarrer, appelle-moi !

Il sauta dans la camionnette-radio.

Sagardoy n'avait pas bougé mais il dit lentement, détachant les syllabes : « Bande de salauds ! »

*
* *

... Quelle chance avait-il de s'en tirer ? Miguel, lui aussi, se posait la question. Depuis que tout à l'heure, lorsqu'il avait bien fallu marcher en terrain découvert, il les avait aperçus, trois hommes et, devant eux, le chien, il avait compris. Qui pouvaient-ils chercher d'autre que lui ?

Il revint sur ses pas, s'apprêtait à déboucher sur la route, aperçut juste à temps la jeep des douaniers, se rejeta à même les éboulis, se laissa glisser le long des caillasses qui roulaient sous le pied, le déséquilibraient sans cesse, et les arêtes de quartiers de roches auxquels il s'accrochait lui arrachaient la peau des mains.

Le soleil déjà haut chauffait les pentes nues. Sa carabine

l'encombrait et le sac de pêche lui cognait le dos. Il s'arrêta, souffla un peu, guetta les bruits. Au loin des chiens aboyaient et il se rappela l'autre chasse, celle aux sangliers...

Des roches roulèrent, dangereusement près. Les douaniers et leur chien se rapprochaient. La jeep, là-haut, le coinçait... Le cercle s'amenuisait dans lequel il tournait. Brusquement il se souvint du torrent et courut dans sa direction. L'eau effacerait toute odeur, toute trace et le flair du chien échouerait au bord.

Il entra dans le torrent et commença à remonter le courant, prudemment, péniblement, car les galets ronds étaient autant de pièges où glissaient ses pieds. Il fallait qu'il atteigne la cascade avant que les douaniers n'approchent du torrent.

Il y parvint, se cacha derrière les quartiers de roc. Le bruit de l'eau l'assourdissait, couvrant tous les autres. Il vit les douaniers longer le torrent avec leur chien, dépasser la cascade, hésiter, s'arrêter, revenir sur leurs pas, encourager le chien qui flairait, hésitait lui aussi, tournait à droite, à gauche... Miguel ne pouvait entendre leurs paroles et il demeura immobile, caché dans les rochers, un long moment après qu'ils furent partis sans parvenir à réaliser qu'ils avaient renoncé, qu'il était sauvé.

Il n'avait plus désormais qu'à attendre la nuit.

... Auprès du col, les chasseurs, rassemblés faisaient cercle autour du sanglier mort. Le commandant Ériart exultait.

— Félicitations, Louis, joli coup de fusil!

Claire-Marie était heureuse de cette chasse où le sanglier s'était bien défendu, heureuse de la beauté du jour, tout ce soleil sur la montagne et cet air qu'on dirait bleu. Elle rit.